



MICHEL & LOUIS ACARIÈS FORTES TÊTES

Michel Acariès publie ses Mémoires. Sa carrière, ainsi que celle de son frère boxeur Louis, est au cœur d'un récit personnel qui est aussi un plaidoyer amoureux pour les pieds-noirs.

Par Nicolas Ungemuth

Ce n'est pas la énième autobiographie d'un ancien sportif rédigée à la hâte avec un nègre sous-payé... Non, c'est un grand livre sur la boxe, mais aussi un très grand livre sur la communauté pied-noire, le sens de la famille et l'Algérie d'hier, comme l'indique le titre impeccable, *Pied-noir, poings nus. De Bab-el-Oued à Las Vegas*. Car, s'il n'avait pas été contraint de quitter ce pays tant aimé en 1962, il est probable que Michel Acariès, qui a écrit ce livre avec l'une des plus grandes plumes du sport, Pierre Ballester, n'aurait pas suivi le même trajet. Comme son petit frère Louis, champion national hors norme, qui est évidemment au cœur du livre. Les trois hommes sont donc réunis pour cette rencontre avec *Le Figaro Magazine*. Mais c'est une interview à la pied-noire : compagnes, femmes et enfants sont là, disparaissent et reviennent. Dans un café du XVII^e arrondissement, l'ambiance est à la bonne humeur. Louis est grand et costaud, volubile. Son grand frère est plus petit, plus discret. Les deux, qui ne passaient pas pour des enfants de chœur dans le milieu, ont dans le regard une gentillesse qui ne trompe pas, et l'amour évident que chacun porte à l'autre est assez fascinant. →



Le livre s'ouvre avec une scène très émouvante : les deux frérots reviennent à Alger pour la première fois depuis leur départ et vont visiter l'appartement de la cité de Bab-el-Oued dans lequel ils ont grandi. Rien n'a changé, si ce n'est la communauté. « C'est un retour quarante-six ans après avoir quitté l'Algérie, dans la nuit du 12 au 13 juin 1962, explique Michel. L'émotion était terrible, on se regardait, on s'interrogeait du regard et moi j'ai été étonné, plus qu'étonné, agréablement : quand je suis parti, j'avais 12 ans, donc je n'avais pas de grosses difficultés à me repérer dans la ville. C'est lui qui m'a étonné : Louis avait moins de 8 ans et il a tout reconnu. » Les « événements » ont naturellement été très mal vécus par la famille Acariès dont le père, chauffeur de taxi, a rejoint l'OAS avant d'être arrêté. Le sentiment de trahison n'a jamais disparu pour ces cocus de l'Histoire... « Papa était gaulliste, papa était gaulliste !, s'écrie Michel. Ils ont tous voté pour lui. » Louis poursuit : « Aujourd'hui, on fait passer l'OAS pour un ramassis de fascistes, mais la plupart étaient gaullistes. » Michel rebondit : « De Gaulle avait dit à Dunkerque que l'Algérie était française pour avoir les votes des pieds-noirs, et il les a eus. Sans eux, il n'aurait pas été élu. » Mais la décolonisation était sans doute inéluctable. Louis, très véhément, s'explique : « Certainement, qu'elle était inéluctable. Mais cela s'est mal passé, et de Gaulle a eu un vrai problème de communication, c'est le moins qu'on puisse dire. Il aurait pu expliquer que, dans les années qui viendraient, les pieds-noirs devraient progressivement quitter l'Algérie, qu'ils seraient accompagnés et aidés. Il n'a pas du tout fait cela. Il a dit une chose puis son contraire. Il nous

a trahis. » Michel ne dément pas : « Cinquante ans plus tard, il y a toujours un grand silence sur les événements tels qu'ils se sont passés. Il n'y a qu'à voir les manuels d'histoire ! C'est une désinformation complète. C'était il y a un demi-siècle, vous rendez-vous compte ? ! Eh bien moi, je prends le droit d'en parler dans mon livre et de dire la vérité. Et je ne suis pas là pour encenser l'OAS ! L'OAS, ça a été un désastre aussi, c'était un désastre d'en arriver là. De part et d'autre, au FLN ou à l'OAS, il y a eu des extrémistes. L'OAS a été formée par dépit, par obligation, par malheur. Ça a duré un an et demi. Même l'intelligentsia de l'OAS ne pouvait pas penser que ça pourrait durer longtemps : c'était un suicide, de la survie. »

TRAITÉS DE "MÉTÈQUES" SUR LE CONTINENT

Après cela, il y a donc l'arrivée dans l'Hexagone en 1962. Le père retrouvé reprend ses activités de chauffeur de taxi. La famille s'installe en banlieue parisienne (au Petit-Clamart !) puis file à Marseille. L'intégration n'est pas simple et les gosses se font traiter de mêtèques. Rapidement, le petit Louis, comme Jésus, multiplie les pains et distribue les danses à foison. « La réaction des "Français" était en partie anormale mais compréhensible, précise Louis, les métropolitains envoyaient leurs enfants de 20 ans à la guerre d'Algérie et ils n'en revenaient pas. Comment voulez-vous qu'ils n'en veuillent pas à cette communauté pied-noire française revenant, elle, d'Algérie avec tout ce qui s'était passé, avec l'OAS, enfin, un sac de nœuds épouvantable dont la responsabilité revenait à de Gaulle, et personne d'autre ? »

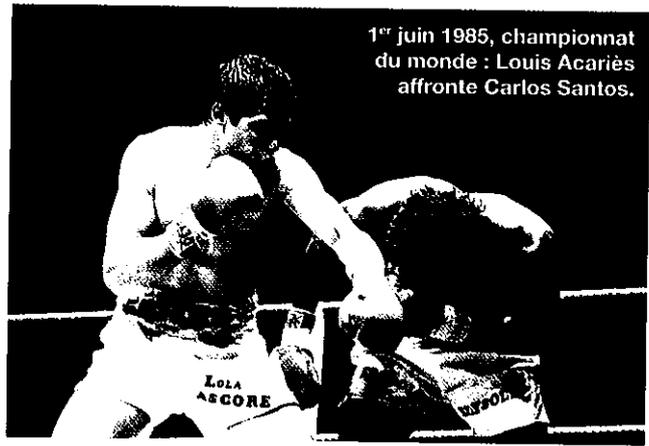
« On a vécu pleinement ce rejet, poursuit Michel. Je pense qu'avant nous les Portugais ont vécu ça, les Ritals, les Espagnols aussi. Mais eux, c'étaient des étrangers, et c'est là le problème. On ne parle même pas de nos grands-parents qui avaient fait la guerre d'Algérie, celles de 14-18 et de 39-45, ils l'ont fait pour la France quand même ! C'est terrible. Nous, nous n'étions pas des immigrés : nous changions de département, c'est tout. »

Michel travaille dès l'âge de 13 ans et l'efficacité des poings de Louis le catapulte dans le milieu de la boxe, où il connaît une ascension fulgurante. Il sera rapidement champion de France des poids welters et superwelters avant de capituler face à Carlos Santos pour le titre mondial en 1985 : on lui a diagnostiqué un gros problème d'hypoglycémie et une myopie handicapante sur le ring. Les Français, et en particulier la communauté pied-noire, l'adorent. Son grand frère et son père sont ses associés, protecteurs et défenseurs. Cette ascension façon Rocky est joliment expliquée dans ce livre admirable. Puis, lorsqu'il arrête de boxer en 1985, son frère Michel décide qu'ils doivent continuer, autrement. Louis devient un commentateur prestigieux. Ensemble, ils ont une idée

**“DE GAULLE A DIT UNE CHOSE
PUIS SON CONTRAIRE. IL NOUS A TRAHIS”**

“LA BOXE, CE N’EST PAS UN SPORT : C’EST UNE DISCIPLINE”

1^{er} juin 1985, championnat du monde : Louis Acariès affronte Carlos Santos.



impossible : dépoussiérer le milieu et organiser des rencontres dans des lieux prestigieux en vendant des tables très cher. Leur ami et admirateur Jean-Paul Belmondo enregistre en improvisant un bobineau qui est envoyé à de riches clients potentiels. C’est un succès. Louis relate l’opération : « Avec Jean-Paul Belmondo, ça a été simple. Je l’appelle et je lui dis : “Il faut que tu me rendes un service, avec Michel on voudrait que tu sois le parrain de notre truc.” Il me répond : “Oui, oui, rejoins-moi.” Je ne le savais pas, mais il était en plein tournage avec Veber ! Quand il me voit, il arrête tout et il dit à Veber : “D’abord Louis, et après toi.” Et il m’a fait le bobineau. Mais le premier soir, il m’appelle et me dit : “Je ne pourrai pas venir, parce que Coluche est mort.” Toutes les tables étaient faites, tout le monde l’attendait. Je lui dis : “Coluche est mort, mais si tu ne viens pas, c’est moi qui suis mort !” Alors il me répond : “Je viens, mais je ne mettrai pas de nœud papillon.” Il est venu, il était en smoking mais il n’avait pas mis de nœud papillon. C’était “the show must go on”, une façon de dire : “Il est mort mais je ne vais pas te laisser, tu ne vas pas mourir, toi.” Et j’ai trouvé ça magnifique, ce sont des trucs que tu n’oublies pas. Aujourd’hui, je suis toujours avec lui et je l’emmène partout, à Cannes, à Marseille. Dès qu’on a l’occasion, on lui rend la pareille. Nous sommes restés très proches. »

MACHOIRE CASSÉE ET DENT ENCLAVÉE

Enfin, ce combat perdu en 1985 aura peut-être été une bonne chose pour Michel, Louis et leur père, qui ont organisé de grands combats, repéré et entraîné de beaux champions... Louis a une réponse surprenante : « D’abord, la boxe, ce n’est pas un sport. Il faut être sportif pour pouvoir en faire mais c’est une discipline. Quelle notion de sport il y a dans la boxe professionnelle quand vous êtes obligé de crever un œil, de tuer ou de casser la tête ? Quand tu vas aux JO, oui tu joues. Mais la boxe que j’ai connue, ce n’est pas un sport, c’est une aventure périlleuse. Je ne savais pas ce qu’était la boxe lorsque je boxais. Je n’ai jamais su. J’ai compris la boxe après ma carrière. Si j’avais su le dixième de ce que j’ai appris par la suite, je serais resté dix ans champion du monde. Personne ne me battait. Mais je ne savais pas. J’étais doué, mais je ne savais pas ce que c’était. »

Toutes ces années, ces deux frères ont été inséparables, à tel point qu’on se demande comment une telle entente a été possible... Michel est catégorique : « Nous nous

sommes retrouvés comme des expatriés en 1962. La famille a été un ciment idéal. » Louis donne plus de détails : « Un jour, je rencontre un Anglais qui avait un palmarès solide, je me prends une pêche dans la gueule, je ne suis pas sommé mais j’entends un bruit, je rentre dans un coin je dis à Michel : “Je crois que j’ai la mâchoire cassée.” C’est le premier coup sérieux que je reçois de ma carrière et Michel me dit qu’il n’y a rien de grave, que je dois continuer. Je sens que quelque chose n’est pas normal – tympan crevé, mâchoire cassée. Troisième round, je sens que l’autre me tape, je rentre dans le coin, je dis : “Je viens d’avaler un bout de dent.” Je gagne mon combat au bout du huitième round. Je rentre à la maison, et là, il faut la passer, la nuit : c’est là que ça fait mal. Il n’y a personne pour me donner un cachet. Le lendemain, on va chez le dentiste. Il fait une radio, la mâchoire est cassée à la verticale. J’ai une dent enclavée, on m’attelle, on me met des fils et, pendant six mois on ne me voit pas, je suis planqué chez mon père à Marseille pour qu’on ne voie pas ce qui est arrivé. Et, derrière, pour reprendre la boxe, il fallait réopérer pour enlever la dent enclavée ! Donc, ils m’ont recassé la mâchoire, cette fois sous opération, et un an sur la touche. Quand tu as 20 ans ou 21 ans, pour repartir et devenir champion comme je voulais l’être, c’est difficile. Et ce n’est pas moi qui vais vous dire : “c’est dur la boxe !” C’est de la rigolade, ça. Lui, Michel, il riait dans le coin, mais quand je ne pouvais plus ouvrir la bouche, là il a vu que c’était sérieux. Mais heureusement qu’il est comme ça ! Il m’a conseillé de continuer et il avait raison. C’est un bon frère ! »

On leur demande pour finir quel est, selon eux, le plus grand boxeur de tous les temps. Louis répond en premier : « Marcel Cerdan ! Il a plus fait pour la France que de Gaulle, ha ! ha ! » Puis il nous décoche une grande claque dans l’épaule (après examen, rien de cassé). Michel répond à son tour : « Le plus grand boxeur ? Mon frère, évidemment. » ■

Nicolas Ungemuth



Pied-noir, poings nus. De Bab-el-Oued à Las Vegas, de Michel Acariès avec Pierre Ballester, Flammarion, 294 p., 20 €.